НАША ГАЗЕТА
nashagazeta.ch
Опубликовано на Швейцария: новости на русском языке (https://nashagazeta.ch)

Paata Burchuladze : héritier de la grande tradition des basses russes

23.05.2018.

Photo © N. Sikorsky

Le 29 mai, le Théâtre Mikhaïlovski de Saint-Pétersbourg accueillera un gala consacré aux quarante ans de carrière du grand chanteur géorgien. Nous avons eu l'occasion de nous entretenir avec lui peu avant cet événement.

Paata, vous êtes né à Tbilissi, vous avez étudié à Milan et à Odessa, et pourtant vous vous définissez comme un représentant de l'école russe de basse. Pourquoi ?

La basse russe, tout comme le ténor italien, est un terme professionnel. Il désigne une voix profonde et « sombre », et traditionnellement une interprétation dramatique. Les spécialistes la distinguent de la basse verdienne, elle aussi sombre, mais plus lyrique. En même temps, Verdi a écrit plusieurs rôles dont on ne peut se passer sans une basse russe, par exemple le Grand Inquisiteur dans *Don Carlos*. Et remarquez qu'il y a dans ce même opéra Philippe, lui aussi basse, mais plus légère. Tout cela relève de nuances, bien sûr, mais ce n'est qu'en les comprenant et en les respectant que l'auditeur reçoit le plaisir imaginé par le compositeur.

Le répertoire russe permet pleinement à cette « basse russe » de s'épanouir…

Bien sûr ! De magnifiques rôles ont été écrits pour cette voix : Boris Godounov, Pimène, Khovanski, Dosifeï, Ivan Soussanine, Grémine… Une basse verdienne n'y suffirait pas. En Italie pourtant, on me qualifiait autrefois de chanteur verdien, mais cela ne concernait pas la voix elle-même, plutôt la manière de chanter, le cantabile, c'est-à-dire la capacité à porter la ligne mélodique. D'une manière générale, les écoles russe, italienne et allemande, les trois grandes traditions vocales, diffèrent énormément les unes des autres, et un véritable professionnel doit connaître les trois.

Pourriez-vous expliquer brièvement les principales différences aux lecteurs non initiés ?

Dans l'école italienne, Verdi, par exemple, peut interrompre une phrase ou introduire une pause pour préserver la beauté de la ligne musicale. Moussorgski, au contraire, accorde

davantage d’importance au sens et peut interrompre la mélodie au profit du texte. Dans l’école allemande, que je connais moins bien, on attache une immense importance à la diction, à la prononciation précise de chaque mot. Pour être honnête, j’aime moins le répertoire allemand et je le chante plus rarement ; je préfère les répertoires russe, italien ou français…

Paata Burchuladze dans le rôle de Boris Godounov, Théâtre Bolchoï, Moscou (© Larissa Pedenchouk)

On dit qu’il est plus facile de devenir chanteur que musicien dans une autre discipline : les études seraient moins longues et la voix pourrait « s’ouvrir » à presque n’importe quel âge. Bien sûr, cette vision est caricaturale…

Caricaturale, oui, même s’il est arrivé que des personnes commencent à chanter à trente-cinq ou quarante ans et fassent carrière. Dans mon cas, tout s’est passé autrement, de manière plus classique. Je chantais depuis l’enfance, mais j’ai d’abord terminé mes études de piano avant d’entrer au Conservatoire de Tbilissi dans la classe de chant. Je suivais en parallèle deux cursus supérieurs : le conservatoire en journée et l’Institut polytechnique le soir.

Pourquoi ce choix ?

À la demande de mes parents ! En réalité, ce sont eux qui m’ont poussé à entrer au conservatoire. Moi, je ne voulais pas, j’avais honte.

Honte ?!

Oui ! À l’époque, les gens de ma génération, moi y compris, se moquaient de ceux qui portaient un nœud papillon ; cela nous semblait peu viril. Le Polytechnique, en revanche,

était un choix logique : mon père, ingénieur du bâtiment, y enseignait, et j'ai suivi ses traces en entrant dans la filière de construction industrielle et civile. Mais mon père m'a promis de m'acheter une Jigouli si j'entrais au Conservatoire. Vous comprenez que c'était une motivation sérieuse ! S'il n'avait pas eu les moyens de faire cette promesse, peut-être ne serais-je jamais devenu chanteur. Mais nous avons tous les deux tenu parole.

Je suppose que la voiture n'a pas été la seule motivation…

En troisième année, je suis monté sur scène pour la première fois dans le rôle de Méphistophélès. Après les célèbres couplets, la salle a éclaté en applaudissements, et je me suis dit qu'être chanteur avait finalement certains avantages. Le nœud papillon ne me gênait plus ! (rires)

Le tournant de votre carrière a été votre victoire au Concours Tchaïkovski en 1982. Comment l'idée d'y participer est-elle née ? Qui vous a préparé ?

Je tiens à préciser que ce concours n'était que le deuxième de ma vie. Le premier, je l'ai remporté en 1978, lorsque quatre chanteurs soviétiques ont été sélectionnés pour un stage à la Scala de Milan. Il existait alors un programme d'échange : des Italiens venaient étudier le ballet chez nous, et nous envoyions des chanteurs en Italie. J'étais le plus jeune, j'avais vingt-trois ans. Après ce stage, j'ai remporté en 1981 le concours *Voci Verdiane* dans la ville italienne de Busseto. J'ai obtenu le deuxième prix, le premier n'ayant pas été attribué. C'est cela qui m'a donné l'idée de participer au concours de Moscou. Mais le problème était que je n'avais pratiquement aucun répertoire russe, alors qu'il constituait la base du programme. C'est alors que le destin m'a fait rencontrer Evgueni Nikolaïevitch Ivanov et son épouse Lioudmila Ilinitchna…

Parlons-en plus en détail…

Avec plaisir ! On me les a présentés comme les « artisans des vainqueurs de concours ». Je suis parti à Odessa et… ils sont devenus ma famille. Au début, malgré mon imposante stature, je dormais sur un canapé dans le salon. Après ma victoire au concours, je pouvais enfin me permettre de séjourner à l'hôtel. Le 2 janvier 1982, j'ai franchi pour la première fois la porte de leur modeste appartement de deux pièces, et quelques mois plus tard je remportais le Premier Prix à Moscou. Voilà quels professionnels ils étaient ! Hélas, Evgueni Nikolaïevitch nous a quittés depuis longtemps, mais Lioudmila Ilinitchna et moi sommes toujours en contact permanent : nous sommes amis et continuons à travailler ensemble. C'est avec elle que je prépare actuellement le concert anniversaire de Saint-Pétersbourg.

Parlez-moi de votre première apparition à l'étranger.

La toute première, juste après le Concours Tchaïkovski, a eu lieu à l'Académie Sainte-Cécile de Rome, dans une version de concert de *La sonnambula*. Mon premier véritable spectacle a été *Aida* en 1984, à Covent Garden. Imaginez seulement : mes partenaires étaient Luciano Pavarotti et Katia Ricciarelli, et Zubin Mehta dirigeait.

Comment un chanteur alors si jeune a-t-il réussi à intégrer une telle distribution ?

Vous savez, je suis convaincu que, outre les dons naturels et le travail acharné, tout artiste a besoin d'un coup de chance. Et moi, touchons du bois, la chance m'a accompagné. Dans le jury du Concours Tchaïkovski se trouvait un Anglais, James Robertson. Après ma victoire, il a téléphoné à son ami l'impresario Wilfrid Van Wyck, qui travaillait avec l'URSS. Après

avoir reçu du Gosconcert un enregistrement de mon air de Grémine, il m'a invité, en 1983, à interpréter *Le Songe de Gerontius* d'Elgar au Festival de Lichfield. Ensuite, il m'a organisé une audition à Covent Garden et là encore… un coup de chance : un an plus tard, je recevais une invitation ! Pavarotti chantait alors Radamès pour la première fois, et il y avait une place vacante pour la basse. Le monde entier venait écouter Pavarotti, et l'on m'a remarqué moi aussi. Herbert von Karajan m'a qualifié de « second Chaliapine » dans *The Times*. Cette phrase m'a ouvert toutes les portes et a accompagné toute ma vie. Le grand chef m'a ensuite convoqué à Salzbourg pour une audition et a commencé à m'inviter régulièrement. Nous avons enregistré ensemble *Don Giovanni*, le *Requiem* de Verdi…

Vous avez chanté sur les plus grandes scènes du monde. Avez-vous aussi eu l'occasion de vous produire en Suisse ?

Oui, j'ai participé à une production de *Nabucco* à l'Opéra de Zurich, donné un concert à la Tonhalle, et à Genève j'ai remplacé un chanteur malade. Je suis également venu au festival de Soleure et à l'Opéra de Saint-Gall. J'espère encore chanter dans ce pays où l'on aime la musique classique.

Je ne connais pas un seul Géorgien qui ne soit pas profondément patriote. Est-ce une caractéristique nationale ?

(sourit) Probablement. Nous sommes un peuple passionné et hospitalier. Vous savez, on dit même que des Géorgiens en conflit sont capables de s'unir lorsqu'il faut recevoir des invités et se comportent alors comme si rien ne s'était passé.

Paata Burchuladze dans Don Carlos, Gran Teatre del Liceu, Barcelone (© Antoni Bofill)

Il y a quelques années, vous, un homme profondément artistique, avez décidé de vous engager en politique. Pourquoi ?

Mais que signifie au juste « faire de la politique » ? Pour moi, cela veut dire faire quelque chose pour son pays, et pas seulement prendre la parole dans des meetings. Et dans ce sens-là, je fais de la politique depuis longtemps grâce à la fondation caritative que j'ai créée, « Iavnana » (« Berceuse »). Cette fondation a été créée en 2004 pour offrir un foyer aux orphelins et aux enfants privés de soutien familial. Sous son égide, de nombreuses actions et concerts caritatifs ont été organisés en Géorgie comme à l'étranger. Grâce à notre travail, plus d'un millier d'enfants ont retrouvé un foyer ; nous avons acheté des appartements à de jeunes adultes, leur avons donné la possibilité de faire des études… J'ai toujours appelé mes compatriotes à s'entraider, et mes amis m'ont aidé en retour : Plácido Domingo, Montserrat Caballé, Ramón Vargas, Marcelo Álvarez, Iouri Temirkanov, Olga Borodina, le regretté Dmitri Hvorostovski… Tous ont donné des concerts au profit de la fondation sans le moindre cachet. Aujourd'hui, avec le soutien de la fondation, la construction de l'église de la Vierge d'Ibérie touche à sa fin. J'ai commencé tout cela parce que je voyais que mon pays allait dans une mauvaise direction… Hélas, ce mouvement continue aujourd'hui encore, et le pays est dirigé par un homme qui comprend mal la vie réelle. Mais j'espère que la jeunesse changera cette tendance.

On sait bien que beaucoup de personnes intelligentes, instruites et indépendantes refusent de faire de la politique, considérant qu'il s'agit d'un milieu sale et ne souhaitant pas devenir des figures publiques.

Je les comprends, mais quelqu'un doit bien le faire ! Je pense que les personnalités connues et respectées dans le monde ont le devoir de promouvoir des idées positives, surtout lorsqu'il s'agit d'un petit pays. Mon activité déplaît à certaines personnes ; elles ont également commencé à enquêter sur ma fondation, mais elles n'ont rien trouvé. Aujourd'hui, je me suis retiré de la politique active et je suis revenu sur scène, ce dont je suis très heureux.

Après une interruption de deux ans, est-il difficile de revenir « dans le circuit » ?

Très difficile ! Mais la réputation et les anciennes relations aident. Heureusement, je suis encore en bonne forme professionnelle et j'espère ne pas décevoir mes amis.

Je sais que vous vous êtes récemment mis à enseigner.

Oui, en mémoire d'Evgueni Ivanov, qui m'a préparé à la scène, et de Luciano Pavarotti, qui m'a énormément aidé au début de ma carrière. C'est maintenant à mon tour d'aider les jeunes chanteurs. En Géorgie, la culture vocale est d'un niveau très élevé, et beaucoup de nos chanteurs se produisent déjà dans le monde entier. J'aimerais apporter ma modeste contribution en partageant toute l'expérience accumulée. Beaucoup souhaitent en profiter, et j'essaie de trouver du temps pour eux. Comme vous le savez, il n'existe pas de méthode écrite pour enseigner le chant, c'est pourquoi le professeur joue un rôle immense : il peut aussi bien lancer une carrière que la détruire. En outre, tous les grands chanteurs ne sont pas forcément de bons pédagogues, et même un excellent professeur ne convient pas à tout le monde. Lorsque j'étais stagiaire à la Scala, Giulietta Simionato travaillait avec nous. Il y avait des chanteurs venus du monde entier dans le groupe, mais elle ne convenait réellement qu'à deux personnes : moi et un ténor italien. Je suis convaincu qu'une

personne qui n’a jamais chanté sur scène ne peut pas enseigner le chant, car il faut savoir ce qui se passe dans la gorge, dans le ventre, jusque dans les genoux, comprendre l’effet du stress sur la voix pour pouvoir expliquer tout cela.

Paata Burchuladze et Nadia Sikorsky pendant l’interview (© Nashagazeta.ch)

Vous avez travaillé une saison au Théâtre Mikhaïlovski de Saint-Pétersbourg en tant que directeur de la troupe d’opéra. Pourquoi si peu de temps ?

Mon contrat était prévu pour un an dès le départ, et cette année a été extrêmement intéressante. Je voulais voir comment fonctionne un théâtre de l’intérieur, du point de vue administratif, car je n’exclus pas de travailler ailleurs à l’avenir.

Cette année, vous célébrez quarante ans de carrière, ce qui signifie que vous faites commencer le compte en 1978.

Oui, c’est cette année-là que j’ai chanté mon tout premier rôle, dans l’opéra d’Otar Taktakichvili *L’Enlèvement de la lune* au Théâtre d’opéra de Tbilissi. Lors du concert anniversaire au Théâtre Mikhaïlovski, mes amis seront de nouveau à mes côtés : Maria Gouleguina, Olga Borodina, Ferruccio Furlanetto, Marco Berti, ainsi que de jeunes artistes talentueux déjà lancés sur la scène internationale, la soprano croate Lana Kos et le ténor géorgien Otar Jorjikia. Marco Paladin, chef principal de l’Opéra La Fenice de Venise, sera au pupitre. Je pense que la soirée sera intéressante. Cette année, je chanterai également à Moscou, Sofia, Erevan… L’année anniversaire ne fait donc que commencer !

Je vous félicite pour ce jubilé et espère que les mélomanes suisses auront bientôt

à nouveau l’occasion d’entendre votre magnifique voix.

Паата Бурчуладзе

Source URL:
https://www.rusaccent.ch/blogpost/paata-burchuladze-heritier-de-la-grande-tradition-des-basses-russes